

ACCUEIL DES MIGRANTS au Burkina Faso

Il est connu que les Africains, dont les Burkinabé, ont l'art de bien accueillir les étrangers. On ne se presse pas pour exprimer le but de sa visite. Il y a une série de prescriptions à respecter pour bien se saluer avant d'attaquer le sujet de notre visite.

Mais au-delà de l'accueil individuel, toujours assez facile à réaliser si l'on est habitué aux coutumes, il y a l'accueil des « migrants », de ceux et celles qui viennent d'ailleurs, pour chercher de quoi vivre ou survivre. Ainsi, le problème ne se pose pas qu'en Europe ou aux Amériques.



Père Charles Sarti
(Décédé à Bry le 18 juillet 2017)

Ainsi déjà en 1994, La paroisse de Solenzo était confrontée au défi de l'unité dans la diversité. Rien que pour la préfecture de Solenzo, la démographie s'établissait comme suit :

Autochtones : Bwaba 15,5 % Marka 09 %
Bobo-Phing 06 %
Migrants : Samo 06,5 % Peuhls 04 %
Mossi 56 % Autres ethnies 03 %

Ainsi les originaires de la région ne formaient même pas le tiers de la population. En plus de cela parmi les Bwaba, la moitié d'entre eux vient de la région de Djibasso, (150 km au nord) A cette échelle, l'hôte devient un envahisseur et l'accueil devient plus héroïque. Surgissent alors, de temps à autre, des conflits de terre, car ces migrants ont tendance à en accaparer de plus en plus.

Une étude approfondie des Services compétents a montré que ces 10 dernières années (entre 84 et 94), la surface des terres cultivées est passée de 34,60 % à 71,09 % du territoire et la savane arbustive de 0,9 % à 0,24 % : une déforestation quasi complète de la région, **Village du Burkina pendant la saison des pluies.**

et ce, au profit de la culture du coton.

Certaines Communautés sont composées de plusieurs ethnies et s'entendent assez bien ; la liturgie se fait alors en Dioula, et dans la mesure du possible, la catéchèse en langues d'origines, pour une assimilation en profondeur. En outre, ce qui aide à la convivialité, c'est ce qu'on appelle le « rakiré » (soit plaisanterie). Par exemple quand un Mossi rencontre un Samo, il le « met en boîte » et vice versa. On retrouve la même chose entre les Bobo-phing et les Marka ou bien les Bwaba et les Peuhls.

Je ne pense pas que nous vivions un jour des situations aussi drama-

tiques qu'au Rwanda mais l'Église doit insister que ce qu'un théologien du Bénin écrivait dans un livre intitulé : « Christianisme Africain, une fraternité au-delà de l'ethnie. » (M. Agossou – Karthala 1985)

Le sens de la famille est très poussé ici, mais en Église, il s'agit d'aller bien au-delà du cercle strictement familial ou ethnique. Ce qui faisait dire à un catéchiste : « Pour nous chrétiens, le Sang du Christ doit être plus fort que le sang de notre famille » Cela, seul l'Esprit du Christ, et lui seul, peut nous aider à le comprendre et à le faire passer dans nos vies.

Père Charles Sarti, M. Afr (+)

